

la manufacture de livres



La Politique du tumulte

FRANÇOIS MÉDÉLINE

La politique du tumulte

DU MÊME AUTEUR

Les Rêves de guerre
La Manufacture de livres, 2014

François Médéline

La politique du tumulte

R O M A N

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-35887-263-8
(ISBN 978-2-7578-3765-8, édition format poche)
(ISBN 978-2-35887-046-7, 1^{re} publication)

© SL Publications

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Jean-Pierre [dit] Tazin
comme tous les aînés du sexe mâle
dans ma famille
dès que leur Tazin de père meurt

Lorsque les riches imitent le véritable gouvernement,
nous appelons leur gouvernement aristocratie; et
s'ils se jouent des lois, oligarchie.

Platon, *Politique*

Mon corps a peur, la peau mouillée j'ai plus d'âme,
papa, ils ont violé mon cœur.

Mylène Farmer, *Libertine*

Le grand méchant loup

4 novembre 1978 – L'Île-Rousse

Pat buvait un Casa, perché en haut d'un tabouret en bois, dans le bar de son cousin Francky Savelli, les Savelli de Corbara. À l'autre bout du comptoir, Serge Luciole Fazzini et Antoine la Braise Leschi relataient à Francky leur virée de la veille Chez Fanfan, à Bastia.

Pat ne leva pas le nez de *Corse-Matin*. Il retrancha le pourcentage adéquat d'affabulations présumées et conclut que ses amis d'enfance s'étaient au mieux levés une grosse à deux, ce qui n'avait rien de surprenant pour deux larbins à Pandolfi, l'homme qui contrôlait une bonne partie de l'île depuis qu'il avait fait descendre ses plus sérieux rivaux et jusqu'à ce qu'un autre petit caporal ait la même idée que lui.

Pat ne prêtait pas plus attention que ça à la discussion, à la différence de Francky qui n'aurait rien d'autre à foutre jusqu'au mois de juin, quand un régiment de touristes déverserait un flot continu de pognon dans les caisses de sa petite entreprise. Pat scruta son pays par la baie vitrée. Il ignora les platanes et

se concentra sur les quatre palmiers qui encadraient le buste toujours fier de Pascal Paoli au centre de la grand-place, sur les colonnes et le fronton ocre passé du marché couvert, et puis son vague à l'âme se perdit dans les eaux de la Méditerranée qui, sur la Marinella, irradiait turquoise.

Pat alluma une gauloise et sortit l'enveloppe qu'un type lui avait remise au lever du soleil, non pas dans son repère, une bergerie dont il avait hérité à la mort de sa mère, mais dans un café devant l'une des deux églises de Cargèse. Sa mère était une petite femme rabougrie qui avait vendu, la moitié de sa vie durant, ses tommes de brebis sur les marchés, dans les villages de l'Alta Rocca. Sa mère pensait qu'il était un honnête agent immobilier, fidèle à son île malgré ses fréquents déplacements sur le continent, et qu'il ne vendait pas de terre aux *pinsut*. Pat louait un local sous son appartement d'Ajaccio. Il n'avait jamais rien vendu de sa vie. À part son âme.

Pat avala une dernière gorgée d'apéro anisé et observa le manège de Serge et Antoine. Il se persuada que ses deux couillons d'amis feraient l'affaire. Il soupesa le pli barré de la mention *Confidentiel*. Il relut une dernière fois le message. Pat ne raffolait pas des pseudos que son supérieur empruntait le plus souvent à la littérature enfantine.

RF/DST: DE GML à PCR (Strictement confidentiel)

*Cher Petit Chaperon rouge,
Considère la Mission Lisbonne achevée à 12.22 PM
le 02.11.1978. Pouvez activer le plan Acide sulfurique
concernant les deux tourtereaux chanteurs. Préférence pour
accident domestique. Mission de routine (degré 2 – couleur
orange). Impatient de vous revoir.
Bien à vous,
GML*

Pat replia le document et le fourra dans la poche intérieure de sa veste. Les mots *accident* et *domestique* résonnèrent dans sa boîte crânienne. On ne pouvait trouver mieux, en terme d'expérience, que Luciole et la Braise. Ces deux-là, comme leurs surnoms l'indiquaient, ne ménageaient pas leur peine pour faire gonfler le chiffre d'affaires de Gaz de France. Dès qu'un continental refusait de payer l'impôt révolutionnaire, ils déclaraient ouverte, au nom de la renaissance de la Corse et moyennant quelques billets, la saison de promotion des bonbonnes de gaz. Pour cinq plaques chacun, ils feraient péter la cible sans laisser le moindre indice. Mais Pat voyait très bien le problème qu'ils poseraient de retour sur l'Île de Beauté : ils ne pourraient s'empêcher de fanfaronner. La dernière goulée de Casanis lui éclaircit les idées. Le grand-méchant-loup avait donné des ordres. Pat se leva.

– On peut monter, Francky ?

Le patron hocha la tête. Luciole et la Braise le suivirent à l'étage. Le jeudi soir, c'était un tripot réputé dans toute l'île.

Dans l'arène

1.

Samedi 6 novembre 1993 – Lyon – Croix-Rousse

Léa avait passé une matinée merdique. Comme le reste de sa semaine d'ailleurs. Léa passait ce genre de journées depuis une bonne quinzaine et elle avait cette drôle d'impression de s'éloigner de l'objectif qu'elle s'était fixé. Encore quelque temps et elle n'aurait plus d'objectif du tout. Tout ça à cause d'un rédacteur en chef qui dirigeait les conférences matinales du *Progrès* autant au nom du célèbre et un brin crétin principe de l'objectivité que des possibilités d'ouverture de sa braguette.

Léa pensa à son père, aux efforts qu'il avait déployés pour qu'elle dégote un stage dans ce canard qui relatait la vie de folie des week-ends à la campagne. Ça allait du concours de boules à celui du saut de meules de foin, sans oublier les résultats des clubs sportifs. Léa se tapait en général les bouseux du coin, un fait divers quand la chance lui souriait ; jamais, au grand jamais, les matches de ballon. Léa le détestait, sous toutes ses formes. Elle détestait surtout le responsable du service. Aux sports, Fred Dacourt dirigeait ses troupes d'une main de fer,

drivant ses sept gones burnés comme on manage une équipe de rugby, avec de la lèche, de la fierté et du bagou. Léa secoua la tête rien que d'y penser. Il faudrait pourtant annoncer la nouvelle à son père, mais comme ne le dit aucun proverbe, c'était l'envie qui lui manquait.

Léa rédigeait donc sa treizième lettre de motivation de la journée. En fait, le troisième jet de la treizième lettre. À cause d'un participe mal accordé et d'une bavure chiure-de-mouche. Une lettre de plus et elle serait persuadée qu'elle n'avait pas fait le bon choix. Pas au niveau du stylo-plume que son père lui avait offert pour avoir décroché son baccalauréat avec mention. Non, le Mont-Blanc donnait à sa petite écriture nerveuse un relief inespéré. Les graphologues n'y verraient que du feu. Léa sourit en pensant aux lauriers que son père lui avait tressés. Tout fier, tout con. La mention passable quand même. Elle éprouva un soupçon de remords. Et puis la douleur coupable. Comment l'enfant prodige avait-il pu en arriver là? Des poussières de vie défilèrent, la voix cassée de Kurt Cobain crépita de sa radio qui bouffait les cassettes. *Come as You Are* en stéréo. Son tracteur à roulettes surgit, sur un fond sépia délavé. Son tracteur dévala l'allée goudronnée de la propriété, à Millery. Et puis Ravage, sa jument rien qu'à elle. Les promenades dans les bois. Les bonbons qu'elle ingurgitait sur le retour triomphal des concours hippiques. Les sauts de cabri qui souillaient les sièges en cuir de la Jaguar à grand renfort de bottes crottées. Qu'est-ce qu'elle avait bien pu foutre pour que tout déraile? Pas grand-chose. Peut-être qu'elle devenait nostalgique.

Léa raya le dernier mot qu'elle venait d'écrire. *Dynamique*. Si un employeur l'avait aperçue, à quinze heures pétantes, emmitoufflée dans sa robe de chambre bleue. S'il avait discerné les taches de confiture à la myrtille sur sa manche droite. Léa leva les yeux au ciel. *Dynamique, mon cul!*

Elle passa une main dans ses longs cheveux blonds et parcourut les murs de sa chambre d'un regard absent. Elle examina une fissure qui partait des poutres brunes et suivait une trajectoire improbable et nerveuse avant de disparaître sous les étagères Ikea remplies de bouquins de socio, de grands classiques et de quelques polars.

Léa se lança dans un de ses passe-temps favoris. Certains lisent l'avenir sur les plaques d'immatriculation, d'autres ne marchent pas sur les jointures de carrelage. Léa, elle, lisait tout ce qui lui passait sous les yeux. Panneaux publicitaires, notices d'utilisation de serviettes hygiéniques ou calendriers des pompiers. Par chance, cette fois-ci, c'étaient des titres de bouquins. Elle commença par *Outsiders* de Becker, se tapa toutes les dos des ouvrages de sociologie et en conclut que les titres de Bourdieu étaient beaucoup plus compréhensibles que sa prose. Elle passa à l'étage en dessous, continua son aventure en contrée littéraire, s'enticha de *Mort à crédit* qu'elle relut une dizaine de fois et réussit à s'en défaire en pensant à la sodomie au beurre qui l'avait bien fait marrer, une dizaine d'années auparavant. Elle se fendit la praline avec les titres de John Fante et sa main gauche, sans qu'elle s'en rende compte, froissa la lettre de motivation qui mourait jusque-là sur son bureau. Quand elle tomba sur *Premier amour*, elle pensa à

Julien. Ça faisait longtemps qu'elle avait oublié son existence. Elle l'avait rencontré pendant un stage hippique en Bourgogne. Elle ne l'avait pas vu depuis... Depuis combien de temps déjà? Une bonne dizaine d'années, minimum. Depuis la fois où elle s'était fait vider dudit stage hippique. La propriétaire du château les avait surpris sous un hangar, bien calés contre le pneu surdimensionné d'un tracteur Lamborghini vert rouillé. Ses pensées avaient dû l'exciter un chouïa. Dans tous les cas, elle n'aurait plus qu'à rédiger une quatrième version. Le papier était bon à foutre à la poubelle.

Son regard s'immobilisa sur son trésor de guerre. Le journal de Sylvia. Sa mort en héritage. Et si, au fond, sans se l'avouer, elle leur en voulait? Pas d'études notariales mais une maîtrise de sociologie. Que des potes gauchistes. Pour finir scribouillarde et licenciée. Léa redressa le buste. Elle se frotta les pommettes avec le plat de la main. La fierté coulait encore dans ses veines, bon sang! Du millésimé calabrais. Elle n'aurait jamais le plaisir d'entendre les clampins l'appeler maître Bruni? Toujours ça de gagné. Elle avait peut-être obtenu un emploi au *Progrès* grâce au bras long de son père mais, avant, elle n'avait pas cédé. Quatre ans pépères en sociologie malgré les remontrances de sa mère qui souhaitait par-dessus tout qu'elle reprenne l'étude notariale. Pas de sceptre royal. Une sortie anonyme de l'université auréolée d'un diplôme rédigé en lettres d'or. Une maîtrise de sociologie. Les félicitations du jury lui auraient été tout aussi inutiles pour trouver un job.

Elle avait une carte de presse et le droit de signer un article par jour de son beau patronyme aux accents ritals. Au chômage du

ou pas, elle était journaliste, bordel, journaliste. Et si elle avait accepté de passer sous le bureau du rédacteur en chef, elle serait devenue responsable de la rubrique culturelle. Mais la vie réserve toujours de petits cadeaux empoisonnés aux vertébrés. Les mollusques s'en sortent beaucoup mieux, c'est un fait avéré. Léa avait refusé la rubrique. Elle s'était fait virer sans perte mais avec fracas pour incompatibilité d'humeur avec son boss. Retour à la case départ : elle fixa d'un œil maussade le papier chiffonné. Un poste de rédacteur pour un magazine spécialisé dans le basket-ball. À Paris. Elle n'avait aucune chance d'être reçue en entretien. Elle n'avait surtout aucune envie d'écrire sur de grands dadais qui prenaient leur pied en se lançant un ballon avec les mains. Le basket-ball! *Tu vas où cocotte?* Droit dans le mur. Ou plutôt dans le plafond.

Léa soupira, respira un bon coup et repartit dans l'exploration des poutres de son deux-pièces Canut de la montée de la Butte, au pied de la colline de la Croix-Rousse. Déjà huit ans qu'elle avait quitté le domicile familial, sous une pluie de reproches maternels et de tristesse paternelle, pour cet appartement riquiqui auquel elle tenait comme à la prunelle de ses yeux. Elle le louait pour une somme modique et elle pouvait, dès qu'elle le désirait, longer les quais de Saône, traverser la rivière pont La Feuillée, se perdre dans les ruelles du vieux Lyon et surtout, le dimanche matin, filer jusqu'aux bouquinistes du quai de la Pêcherie acheter pour cinq balles un polar qui sentait l'humidité d'une cave moisie.

Léa décida d'aller se faire un jus. Elle ne put que constater le foutoir qui régnait dans sa chambre-bureau-bibliothèque en

cognant du talon une pile de magazines entassés devant son lit. Elle s'en saisit et s'apprêtait à leur faire une place sur les étagères au-dessus de son bureau en pin lorsque son attention se fixa de nouveau sur les lettres gothiques qui illuminaient le dos du journal intime. Léa posa les magazines sur les offres d'emplois qui jonchaient le plateau de son bureau et tendit le bras. Elle roula sur sa couette et, une fois sur le ventre, elle ouvrit le journal comme le lui indiquait le marque-page qu'elle laissait toujours au même endroit.

Le mardi 30 mai 1973, Sylvia avait écrit : « Néant. La petite sait compter jusqu'à cent. » Léa referma le journal, elle l'ouvrit à la première page. Le 21 janvier 1970, Sylvia avait écrit :

Cher papa chère maman très cher papa. Tu te souviens très cher papa quatre cinq ans j'avais quand je suis née ma chère maman tu te souviens dis-le très cher papa dans la cuisine sur le carrelage les larmes tes yeux violents tes grandes mains dures lui faisaient mal très cher papa quatre cinq ans j'avais. Je suis née tu es parti tu te souviens à la cafétéria tu es parti ma chère maman s'était trompée tu te souviens ma chère maman avait oublié tu te souviens la salade pas comme mémé très chère maman t'avait trompé tu te souviens très cher papa tu te souviens les pièces roulaient dans les WC à la cafétéria tu es parti les pièces roulaient dans les WC. Quatre cinq ans j'avais je suis née. Tu te souviens très chère maman tu te souviens sur le carrelage les larmes le sang tu te souviens très chère maman je suis bien née les oliviers les fleurs les oliviers étaient en fleurs très chère maman tu te souviens. Pétales jaunes qui volent très chère maman tu es restée tu te souviens très cher papa je ne t'en veux pas très chère maman je t'ai aimée très

chère maman. Tu es restée très chère maman tu te souviens très chère maman je t'ai laissée tu te souviens ne t'en veux pas très chère maman je vous pardonne jésus marie je vous pardonne je suis partie je suis partie tu te souviens. Je me souviens dix-sept ans je suis partie je me souviens tu pleures tu te souviens très chère maman tu pleures. Je me souviens très chère maman c'est fini c'est fini je suis partie j'ai oublié maman j'ai oublié maman j'ai oublié. Je me souviens chère maman je me souviens tes yeux tristes maman tes yeux verts et tristes maman tes petites rides autour tes yeux verts et tristes j'oublie et je me souviens j'oublie j'oublie tu te souviens ? Très chère maman

À PAPA, MAMAN : à jamais

À AARON : comme tous les hommes grandes mains douces tu te souviens le voyage deux jours : le rêve grandes mains douces ton beau camion, j'étais trop jeune la petite s'appelle Léa tu te souviens ? Non, je t'aime

À VINCENTE : comme tous les hommes, des yeux violents trois années : le rêve yeux violents ta belle voiture l'argent les nuits folles et les jours tristes. Je te pardonne tu te souviens ? Oui, je t'aime

MERCI

JÉSUS MARIE JE VOUS PARDONNE

À mon refuge : à l'avenir

À LÉA : POUR TOUJOURS

Léa fixa ce foutu plafond, ces poutres bien parallèles et se refit la scène mille et une fois réinventée de ce qu'elle avait nommé, pendant un cours d'histoire de quatrième, son jeudi noir. Le jeudi 1^{er} juin 1973, Sylvia était allée à la ville comme elle disait. Au marché, quai Saint-Antoine, juste après l'avoir

déposée à l'école. Une voiture l'avait renversée. Sylvia était morte sur le coup. Voilà ce qui avait déraillé.

Léa roula sur le côté et feuilleta la cinquantaine de pages vierges qui auraient dû se remplir de la vie de Sylvia. *La petite a gagné le concours de saut d'obstacle. La petite a eu son bac. La petite...* Alors qu'elle s'apprêtait à refermer le journal, Léa s'agenouilla au pied du lit. Elle embrassa les derniers mots. Elle embrassa ce demain qui n'avait jamais existé. Elle respira le papier jauni. Comme s'il avait préservé l'odeur d'une femme dont elle tentait de conserver aux confins de sa poreuse mémoire quelques images idylliques rongées par l'acide du temps. Six années seulement. Six ans de bonheur. Six ans d'amour. Six ans toutes les deux, rien que toutes les deux.

Le papier n'avait aucune odeur. Léa serra le journal contre sa poitrine. Parce qu'elle ne se souvenait de rien. Qu'elle avait créé de toutes pièces une ode mélancolique. Le bonheur, l'amour et *tutti quanti*. Elle relut encore les dernières lignes. Elle chercha le mot *fin* avec un secret espoir de lui rendre grâce. Mais il n'y avait rien. Parce qu'elle était née. Qu'ils l'avaient élevée à sa place. Du bonheur jusqu'à en crever.

Léa embrassa le papier. Léa embrassa la petite. Léa embrassa le marché. Elle embrassa la vie que le destin lui avait volée. Elle embrassa chaque feuille vierge. Une. Une. Deux. Trois. Cinq. Huit. Treize. Vingt et un. Trente-quatre. Cinquante-cinq. Quatre-vingt-neuf... Ses lèvres se couvrirent d'une pelure blanche. Elle passa la langue sur sa lèvre supérieure. L'âpreté

du papier lui assécha la bouche. Elle embrassa la dernière page. Parce qu'il ne lui restait plus que ça.

Léa possédait le journal intime depuis ses seize ans. Elle aurait aimé l'avoir avant mais sa mère avait encore décidé pour elle. Elle ne savait pas que Marie s'en était débarrassé à la mort de Sylvia et que Guy l'avait récupéré dans la poubelle.

Léa connaissait chaque journée. Elle se les répétait souvent le soir pour s'endormir, comme on compte les moutons. Léa avait déjà embrassé ces pages à d'innombrables reprises, mêlant le sel de ses larmes et de sa sueur pour étancher sa souffrance. Peine perdue. Peine qui redoublait. Peine qui tuait, qui l'empêchait de vivre, de respirer l'air innocemment et parfois même de baiser. Elle embrassa la page de plus en plus lentement, jusqu'à être sûre d'elle. Plutôt cent fois qu'une.

Léa réfléchit une dizaine de secondes, bouche immobile, lèvres collées sur la feuille vierge, et elle chassa le journal à l'autre bout du lit. Elle scruta derrière elle, elle fixa le journal. Sa bouche était aussi sèche qu'un bout de coton. Elle n'avait pas rêvé, merde, il n'y avait pas de petit lapin blanc qui gambadait dans sa piaule. Elle saisit le journal et l'ouvrit à la dernière page. Elle la tourna et palpa l'intérieur de la couverture. Il y avait bien un léger renflement sous le feutre vert pâle, mais rien de vraiment probant. Elle en parcourut le contour carré et remarqua de très légères coulures de colles aux quatre angles de la couverture. Léa griffa le feutre vert. Elle gratta encore. Plus fort. Ses ongles saignèrent le feutre jusqu'à ce que l'index de sa main droite puisse glisser sous l'étoffe déchiquetée. Léa

tira d'un coup sec. Et elle la vit. Là, sous ses yeux. Sa silhouette élancée. Son regard perçant. Ses talons noirs et vernis.

Léa s'empara de la photo dorée aux extrémités par vingt ans d'attente. Elle la fixa. Elle ne pouvait pas décoller son regard de cette paire de mains unies à jamais. Sylvia, si belle Sylvia. Et puis cette fillette. Ces deux tresses. Cette joie pendue aux lèvres. Ce regard d'opaline. Léa retourna la photo. Léa lut à haute voix :

«31 mai 1973. Ce sont des monstres. Ils vont me tuer.»

Samedi 6 novembre 1993 – Lyon – 6^e/3^e arrondissement

Rue Duguesclin, Secondi gara sa Renault Safrane gris métallisé devant une quincaillerie. Il coupa le contact, Johann Sebastian Bach et Jésus mourant pour la énième fois dans l'habitacle, et s'observa dans le rétroviseur central. Comme sa mèche de cheveux revêche s'était décollée du reste de sa toison noir corbeau, il passa une main pour la lisser sur le côté droit, c'est-à-dire du côté où il s'aimait le moins.

Secondi lissait tous les matins sa raie du côté droit parce que, selon la théorie de l'image inversée, il préférait être vu sous son meilleur jour. Il vérifia sa mèche dans le rétroviseur et secoua la tête pour s'assurer qu'elle tenait bien.

Secondi sortit de la Safrane et remonta la rue, les mains gantées le long du corps, le col de son imperméable relevé et le cuir brun de ses Weston aussi brillant qu'une table

métallique dans un bloc opératoire. Il estima l'autre côté de la rue, ralentit le pas et considéra un coursier qui pénétrait dans un hall d'immeuble. Arrivé à hauteur, trente mètres plus loin, le grand type avait déjà enfourché sa mobylette. La poignée en coin, il zigzaguait entre les voitures. La silhouette du cavalier casqué se noya dans la circulation.

Secondi aimait ça. Se demander si le péquin qui embrasse sa femme au coin de la rue n'est pas un ennemi, ou le fleuriste à la moustache, ou cette vieille, là, qui promène son caniche. Secondi savait que le monde n'était pas amical et qu'il valait mieux se prémunir contre la barbarie des hommes. Secondi repéra la camionnette garée devant une Renault Super 5 rouge immatriculée dans le Var, ce qui lui sembla étrange, et se dit que le meilleur moyen de s'en prémunir, c'était de ne jamais oublier que les meilleurs amis sont les traîtres les plus crédibles mais surtout les plus coriaces.

Secondi inspecta l'intérieur de la Super 5 et ne fut pas plus convaincu que ça par le siège bébé côté passager. Une fois la rue tranquille, c'est-à-dire quasi désertique, les fenêtres alentour évaluées et les aiguilles de sa montre sur quinze heures quinze, il frappa trois coups sur la porte latérale du Renault Trafic. Il n'avait pas donné d'heure de rendez-vous au lieutenant Gérard Hébert, un grand sifflet de vingt-sept ans qu'il avait lui-même recruté à la sortie de la DDASS pour rembourser une dette à un vieux couple d'amis. Mais il aimait les chaussures brillantes, la souplesse des gants en agneau plongé et quand ça filait droit, des sous-fifres aux aiguilles de Breitling. La porte coulissa quelques secondes plus tard. Un nuage de

fumée s'échappa dans la rue et Hébert salua Secondi pendant qu'il montait.

Hébert s'affala sur le fauteuil en skaï râpé au fond du Trafic, récupéra la clope qu'il avait posée entre deux ondulations métalliques du plancher et balança un sourire niais à son boss. Secondi chassa la fumée.

– Un jour, Gérald, vous foutrez le feu ou vous vous ferez repérer, et ce jour-là sera votre dernier.

Hébert étendit sa carcasse et lâcha :

– Vous croyez que je n'aurais pas le temps de sortir du soum' ?

Secondi désigna les bandes audio.

– Si une seule information venait à disparaître du fait de votre négligence ou si une mission devait capoter du fait de votre insouciance, vous auriez plus de chance de rester en vie à l'intérieur de cette camionnette que dans l'océan malfamé qui vous attendrait à l'extérieur. Règle n° 1 : on ne fume pas dans un sous-marin. Règle n° 2 : on ne sort pas pour fumer. Éteignez-moi ça immédiatement.

Alors qu'Hébert s'exécutait, Secondi ajouta en dégrafant la ceinture de son imperméable :

– Quoi de neuf ?

– Il n'est pas rentré entre midi et deux. Sa femme a reçu la visite de la belle-mère ce matin. Les enfants arrivent de l'école dans environ deux heures et, pour tout vous dire, j'attends ça avec impatience.

– Pas de coups de fil ?

– Pas aujourd'hui. Son Jules est parti à Marseille comme vous le savez et...

– Il y a des téléphones à Marseille, Gérald. Il y a autant de téléphones que de cocus, n’oubliez jamais ça.

Hébert se redressa sur le fauteuil, hocha la tête et mata ses pompes. Secondi s’assit sur la chaise devant les magnétos, tapota le plateau de la table métallique des cinq doigts de sa main droite, fixa la pile d’enregistrements.

– Ce scribouillard est aussi pur que la Vierge Marie mais sa femme est une petite catin qui se ferait enfler par le gardien de l’immeuble s’il y en avait un. Je vous donne une semaine pour me prendre des clichés comme vous les aimez. Si l’opportunité ne se présentait pas, il faudrait brusquer les choses.

Hébert se racla la gorge. Il demanda :

– Brusquer les choses ?

– Votre spécial représentant en... En quoi à votre avis ?

Hébert soupira.

– Ben, elle raffole du rangement. Et elle se plaint continuellement de sa cuisine, alors...

– Vous avez de l’avenir dans ce job, Gérald. Vous aimeriez bien la baiser sur sa table à manger si je vous en donnais l’ordre, n’est-ce pas ?

– Il me faudra un appui pour les photos, monsieur.

– Grasset est moins bon que vous pour shooter les ébats amoureux mais votre téléobjectif est irremplaçable. En attendant, trouvez une zone de prise. Appartement, toit ou balcon.

Hébert n’écoula pas la fin de la phrase. Dominique Lassenti, l’amant de Catherine Juliard, rentrait le lendemain mais il se voyait bien culbuter de la bourgeoise sur des meubles Louis-Philippe. Il n’eut pas le temps de lui annoncer que

Grasset était déjà en train d'installer le matos dans un appartement de l'immeuble d'en face avec vue panoramique sur la cible que Secondi se leva.

– Téléphone voiture pour toute urgence. Et n'oubliez pas, il faut qu'on le coince d'une manière ou d'une autre, c'est une question de fierté. Je n'aimerais pas me faire baiser par un petit juge d'instruction binoclard et cocu.

Secondi scruta la rue par les vitres sans tain des portes arrière, puis par le hublot latéral, et il sortit du Trafic.

Secondi marcha jusqu'à son rendez-vous de la rue Servient. Depuis l'arrivée des socialos au pouvoir, il n'avait plus eu grand-chose à se mettre sous la dent. Dix ans dans un placard, à l'antenne lyonnaise. Un retour au bercail après ces cinq années passées à Lyon entre mai 1969 et mars 1974. Dix ans avec aucun ennemi en face au début et des types retors depuis que le Président s'était converti à la manière forte. *Dieu*, comme le surnommait la majorité des Français, les autres préférant *Tonton* ou *La Momie*, selon qu'ils le vénéraient ou le haïssaient, s'était fait les dents sur la réalité politique et il s'était rendu compte qu'il avait des secrets à cacher. La donne avait changé depuis les législatives du printemps et la victoire de la droite. Le jeu des chaises musicales. Le vieux le gardait en réserve pour le sale boulot. Loin du front. En toute discrétion. Avec un rayon d'action illimité. Mais rien à voir avec le dernier message qu'il avait reçu. Secondi se sentait revivre. Là, à quelques encablures de son sous-marin ambulant équipé pour sonder l'univers.

Quand Jacques Dardenne pénétra dans la Brasserie du palais, Secondi était plongé dans une chronique du *Monde* rédigée par un ancien ministre de la Justice, un enfoiré d’avocat humaniste qui avait fait abolir la peine de mort en 1981. Cet article lui rappela le bon vieux temps. Celui où il n’était pas nécessaire de monter des dossiers compromettants sur un pauvre juge d’instruction ou un procureur branquignol car la justice était encore du bon côté de la barrière. L’article s’intitulait : *L’affaire Rodrigues : pour une révision*. La voix du vieux : « ces salopards convertis au capitalisme feraient mieux de faire réviser leurs Béhèmes ».

Dardenne était un petit type grassouillet. Il traîna les pieds en s’avançant dans la salle, reluqua une serveuse avant de repérer son contact qui, comme on le lui avait indiqué, était assis derrière une table isolée au fond de la salle. Il s’approcha et prit place en face de lui. Secondi plia son journal et le posa à droite de son Perrier citron.

– Monsieur Dardenne, je vous attendais.

L’autre lui sourit genre vicieux et rétorqua :

– À qui ai-je l’honneur ?

– L’honneur est la vertu des faibles. Ils se cachent toujours derrière pour ne pas agir.

– C’est un point de vue.

– C’est le mien.

– Et quelle est votre vertu première ?

– C’est de ne pas en avoir.

– Bien entendu, mais ça ne me renseigne pas sur votre nom.

– Vous ne faites pas confiance à Richard ?

Dardenne ricana.

– Les RG manipulent les gens, c'est leur boulot, vous le savez bien.

– Vous avez raison, ce sont les journalistes du pouvoir.

Dardenne avala sa salive et ne releva pas.

– Vous comprendrez qu'il me faut vérifier la bonne foi de mes informateurs.

Secondi tendit le bras, lui saisit le poignet droit et lâcha :

– Des putes, du fric et un politique, ça ne vous tente pas ?

Dardenne se défit de son étreinte. Il sourit.

– Tout dépend de qui il s'agit et de la véracité de vos informations.

– Mes informations sont béton et je vais aller voir ailleurs.

Secondi se leva et ajouta :

– Meurtres de prostituées commandités par maire fortuné.

L'un de vos honorables confrères le mettra en une.

– Restez calme. Je peux peut-être faire une entorse à la règle.

Secondi sortit une enveloppe de la poche intérieure de son imperméable. Il la tendit à Dardenne. Le journaliste la décacheta et la referma aussitôt qu'il en distingua le contenu. C'était un article qu'il avait écrit trois semaines plus tôt. Avec la photo du député-maire d'Oullins derrière son bureau.

– On fait affaire, monsieur Dardenne ?

– Je n'y crois pas, je serais au jus si c'était vrai.

– Le procureur et le juge Juliard vous ont tringlé sur ce coup. Ils serviront l'info au national. Vous savez très bien que ce n'est pas pour vous.

L'autre réfléchit un instant.

– D'où tenez-vous ça ?

Secondi but son verre d'une traite. Les bulles de Perrier lui picotèrent jusqu'à l'intérieur des paupières.

– Consigne n° 666. Gare Part-Dieu. Le code est dans l'enveloppe. Mardi à 18 h 00.

– Mais...

– J'ai éliminé plus d'un minable comme vous, alors contentez-vous de faire votre travail. Vous aurez tout ce qu'il vous faudra. Rapports de la criminelle, auditions du juge d'instruction. Son père fera le vingt heures de la Une mardi. C'est lui qui révélera l'affaire. Vous aurez, si mes calculs sont exacts, deux heures et vingt minutes d'avance sur les autres et surtout, vous ne serez pas pris de court, aurez du grain à moudre. Avec les documents fournis, ça sera un scoop. Si vous éventez quoi que ce soit avant mardi vingt heures vingt, j'ajouterai les corps de votre femme et de vos deux filles avant de brûler votre Volvo.

– J'ai déjà été soumis à ce genre de pressions et elles ne m'affectent plus. Vous travaillez pour qui ?

Secondi se pencha et murmura :

– Julie a douze ans et Delphine neuf. La grande est au collège rue de Créqui, l'autre en CM1 rue Édouard-Herriot. Quant à votre femme, à première vue, elle doit peser soixante-deux kilos pour un bon mètre soixante-dix. Tout ça grâce à son abonnement au club de gym de la même rue et malgré son goût prononcé pour la glace à la fraise de chez Nardone. Alors, suivez mes instructions jusqu'à mardi et après faites ce que bon vous semble. Ça m'est égal.

Secondi posa un billet de cinquante francs sur la table en marbre, réajusta la ceinture de son imperméable et sortit.

Il descendit la rue Servient sur cinquante mètres et alluma sa récompense. L'un des Cohibas que lui fournissait un ancien du KGB reconverti dans le commerce transatlantique. Secondi s'était mis au cigare pour ses quarante et un ans, le jour où Dieu avait remonté les Champs-Élysées à pied, pour bien montrer que les temps avaient changé. Un petit plaisir pour chasser un cauchemar. Le cauchemar avait duré. Secondi avait laissé ses brunes au placard.

À proximité du Rhône, il bifurqua plein nord et se dirigea vers sa voiture garée rue Molière. Secondi entra dans la Safrane, posa son Cohiba dans le cendrier qu'il prenait la peine de vider après chaque cigare, saisit le microphone de sa radio et régla le terminal sur la fréquence appropriée.

Dix secondes d'attente. Il s'impatienta. Dardenne lui avait tapé sur les nerfs. Comme tous les grassouillets de la planète. Secondi entrouvrit la fenêtre et mit le contact. BWV 244 et un cigare. Ça ne lui suffisait pas. Qu'est-ce que Jacquard pouvait bien foutre? Son adjoint devait enregistrer la nouvelle audition de Max Gontran dans le bureau du juge Juliard avec le zèle si caractéristique des seconds qui rêvent de piquer la place de leur patron. Jacquard devait être absorbé par la tâche. Après un nouvel essai, le capitaine Pierre-Michel Jacquard, qui planquait à cent mètres à peine, juste derrière le nouveau palais de justice, répondit :

– Excusez-moi chef, problème de liaison.

Secondi baissa le volume même si le deuxième épisode de la *Passion selon saint Matthieu* ne méritait pas ça.

– On en est où ?

– C'est bon pour nous, le fêlé se contredit toutes les cinq minutes.

– Des patronymes ?

– Bien sûr, beaucoup. Mais sans preuves crédibles, comme toujours. Le fêlé balance les appâts et il en revient systématiquement au brochet. Ça m'a l'air d'être une obsession. La fouine va devoir lancer son filet pour récupérer un maximum de poissons.

Secondi demanda :

– Le papa du poisson ?

– Toujours aussi gentil, chef.

– En ce qui concerne les services répressifs de la royauté ?

– Toujours le même. Et là, ça sent très mauvais. Le fêlé endosse les deux paris pour lesquels les services de répression ont conclu à la légalité. Mais ça pue le pari truqué.

– Ce sont les deux mêmes paris qui sont en jeu ?

– Oui, ceux où les gagnantes ne voulaient pas empêcher la mise et ont préféré se volatiliser.

– Prenez contact avec le roitelet. Il faut agir avant que la fouine le convoque. Organisez un concert privé.

– Quel genre de musique ?

– Le requiem de Mozart joué par un orchestre symphonique sous une poussière de neige.

– Je n'y manquerai pas, j'espère être de la répétition.

– Cher PM – c'est de cette façon que tout le monde l'appelait,

en référence au MAT 49 qu'il maniait à merveille lorsqu'il était au 1^{er} Régiment de parachutistes d'infanterie de marine plutôt qu'à son prénom –, un chef d'orchestre n'est rien sans son meilleur soliste.

Secondi augmenta le volume. *Son Testament est désormais ma joie : sa chair, son sang, trésors sans prix, à moi, pécheur, il les confie.* Il jeta son cigare dans le caniveau, appuya sur la pédale d'accélérateur et la Safrane s'engagea dans la circulation surchargée.

Samedi 6 novembre 1993 – Lyon – Perrache

Emmanuel Breton, que ses potes appelaient Manu Morbac, gratta son mégot sur le mur d'un immeuble pourri derrière la gare Perrache.

Si le Sicilien l'avait convoqué dans sa baraque huppée des Monts d'Or, c'était que l'affaire était sérieuse. Ce n'était pas la première fois que Di Canio lui confiait une mission délicate. Ce quinquagénaire, dont les parents s'étaient exilés dans la capitale des Gaules au début des années vingt, contrôlait la région lyonnaise depuis une quinzaine d'années et avait besoin de mecs comme Manu. Ils s'étaient rencontrés dix ans auparavant, à l'hippodrome de Bron, alors que Manu sortait tout juste du placard. Quatre ans pour braquage à main armée avec ce qu'il faut de remise de peine et un avocat vicieux. Le Sicilien l'avait repéré dans les tribunes lorsque Manu, dans une rage folle après la défaite d'un canasson foireux que lui avait

vanté un poivrot dans un rade de Pierre-Bénite, avait arraché un fauteuil de la tribune pour le balancer sur la vitre derrière laquelle les journalistes commentaient la course pour la radio.

Di Canio était l'un des derniers parrains français, avec Thierry le Belge et Andreï le Russkoff qui se concentraient sur la capitale tout en créchant à Marseille, et il aimait bien les fêlés du genre de Manu. Son fonds de commerce était la came mais le Sicilien donnait aussi dans les machines à sous, rackettait les boîtes, possédait L'Alhambra, une péniche branchée amarrée sur les quais du Rhône et un bataillon de putes, principalement dans le quartier Perrache. Il avait quelques activités de couverture dont la plus rentable était une boîte de fret.

Manu était devenu, au fil du temps, un de ses hommes de confiance. Il n'avait peur ni du sang ni du placard, ce qui était primordial lorsqu'on travaillait pour Di Canio, mais surtout il avait du cœur. Primo, il frappait ses filles sans trop les amocher. Secundo, il fermait les yeux quand elles se mettaient un petit surplus dans la poche. Tertio, il distribuait toujours des seringues neuves quand il les approvisionnait. Sa générosité répondait à certains impératifs. Primo, la politique de la terreur avait ses limites : une pute abîmée ne pouvait plus tapiner. Secundo, lorsque les filles augmentaient leur pourcentage, elles estimaient avoir du pouvoir sur leur mac : elles se sentaient moins humiliées quand Manu les ramassait. Tertio, rien ne servait d'avoir des accros à la dope si elles étaient séropositives : le cheptel devait être renouvelé bien assez souvent comme ça.

Manu monta au troisième étage. Arrivé sur le palier, il examina le vernis de la porte qui partait en lambeaux et en retira une écaille. Il l'observa s'abattre sur le sol, se frotta les mains pour se donner confiance et frappa. Une voix chargée de dope et de malt brailla :

– C'est qui ?

– Manu, ouvre.

Une grande blonde en peignoir ouvrit la porte. Manu pénétra dans l'appartement, un meublé qu'on aurait dit décoré par une gamine accro à la poupée Barbie.

– Toujours aussi douillet ton nid d'amour.

La grande blonde quitta le hall d'entrée, rejoignit son baisodrome et s'allongea sur le plumard. Comme chez toutes les putes maquées à Morbac, il occupait une place centrale. La piaule était mitoyenne d'une kitchenette de deux sur deux

– Qu'est-ce que tu fais ici Manu ? C'est pas le jour de la ramasse.

Manu mata ses cuisses découvertes, ses petits seins gants de toilettes et son string rose fushia.

– Une petite envie.

La grande blonde lui fit un signe de main en grognant :

– Si t'as ce qui faut...

Manu rigola. Il dit en secouant un sac en papier McDonald's :

– J'ai un shoot du tonnerre.

Manu quitta son blue-jeans et s'étendit à ses côtés. Si on faisait abstraction des chaussettes en laine, avec son tee-shirt

blanc crèmeux, son caleçon à rayure et son regard vert bouteille, il avait un petit truc à la James Dean. Le truc qui faisait chavirer les cœurs, en fait.

La fille se leva et alluma le téléviseur posé sur un tabouret en plastique juste en face du lit. Ça grésillait pas mal, un nuage de points gris zébrait l'image et Manu ne reconnut ni Candy, ni son amie Annie, ni même Capucin, son petit raton laveur. Il n'avait d'yeux que pour le cul de la grande blonde. Il tapota le dessus-de-lit et lui fit un clin d'œil. L'autre coupa le son, se mit sur la pointe des pieds.

– Manu-belle-gueule.

– C'est toi la gueule d'ange. On t'a jamais dit que tu ressemblais à Romy Schneider?

La fille se trémoussa et se dirigea vers un meuble de toilette composé d'une vieille table de bistrot et d'un miroir sur lequel elle avait scotché les photos de quelques copines. Elle attrapa un élastique et s'attacha les cheveux. Elle demanda :

– Qui ça, tu dis?

– Laisse tomber et viens par là, mon impératrice.

Manu avait le chic pour sortir des mots compliqués. Ça plaisait à ses filles.

– Viens par là, j'te dis.

La fille approcha. Ce qui bottait Manu, c'était cette fêlure de petite fille qui la rendait encore plus belle. La fille s'agenouilla, commença par lui masser le torse et elle passa une main dans son caleçon. Une main qui ne savait pas faire, qui ne savait pas prendre le temps d'aimer.

Manu l'enroula aux épaules, la bascula sur le côté et lui

déposa un baiser sur le front. Elle glissa le long de son flanc et se blottit au creux de son aisselle. Manu se rallongea et scruta le plafond. Le lustre en forme de guêpe le fit marrer. Une bande noire en papier mâché, une bande jaune, de grandes antennes et un dard comac en métal. Manu sourit. Ils s'endormirent cinq minutes plus tard, les yeux remplis d'allégresse.

Quand Manu se réveilla, la grande blonde le suçait. Elle s'arrêta et il en profita pour s'asseoir, le dos contre la tapisserie à fleurs marronnasses. Elle avait la pipe paradisiaque : elle pressait la queue entre son pouce et son index pour la faire gonfler.

Manu tendit le bras en direction de son jean et sortit un pochon de coke de la poche arrière. Il chopa un *Paris Match* sur le chevet de lit, caressa les cheveux de la fille pour qu'elle reprenne son taf et traça deux traits à l'arrache avec son index sur le sourire forcé de Stéphanie de Monaco.

Manu lécha son doigt. Il roula un billet de cent francs et s'enfila un trait de CC dans chaque narine. La grande blonde stoppa les machines et réclama sa dose.

– Attends, t'as fait combien de spéciales aujourd'hui ?

– Trois, pourquoi ?

– Finis-moi et t'auras mieux que cette poudre de perlimpinpin.

Son spécial, c'était quand elle avalait : elle triplait le prix de la fellation. La fille lui lécha le gland deux minutes et termina sa mission sur un rythme d'enfer. Manu posa une main sur sa chevelure platine. Manu souffla du nez et éjacula en laissant

échapper un gémissement de plaisir. La bouche de la fille fit ventouse. Elle avala le sperme et s'allongea à côté de lui.

Manu se leva et fila à la salle d'eau. Il s'astiqua le gland devant le miroir fêlé qui surplombait le lavabo et prépara l'injection. Il ne prit pas la merde qu'il reflait d'habitude à ses filles pour qu'elles supportent que des connards les défoncent sans même s'en rendre compte. Il ne leur vendait jamais de produit aussi puissant. Cette blanche était pure au minimum à quatre-vingts pour cent. Il en avait déjà fourgué une dizaine de doses pour semer le bordel.

Manu sortit une seringue et une aiguille de son sac McDo. Il tira de l'eau dans la cuvette des chiottes. La cuillère de la grande blonde attendait sur le rebord du lavabo. Elle savait gérer ses shoots. Elle ne s'injectait jamais plus d'un gramme par jour. Quand elle avait atteint son quota et qu'elle était à cran, elle fumait de l'herbe. Manu dilua un demi-gramme de blanche. Il chauffa le mélange jusqu'à ébullition.

Quand il revint dans la salle-à-baiser, la grande blonde, qui se prénomrait Cathy, se trémoussa sur le pieu. Elle se retourna et se mordit la lèvre inférieure. Elle piailla, passa la main sous son matelas et en sortit un garrot. Manu saisit son avant-bras piqué de toute part. Il noua le caoutchouc bleu autour de son biceps. Il massa une veine, inséra la shooteuse et injecta la dose adéquate pour qu'elle se tape un aller simple en enfer, là où Lucifer accueille les camés en claquant des dents.

Manu s'assit sur le lit et la regarda partir. Il scruta ses pupilles éclater, sa respiration accélérer jusqu'à ce que son cœur pète d'extase. Il caressa les cheveux de Cathy, la peau grisâtre de son

visage. Il effleura ses tempes, passa une main sur ses paupières et, au bout d'une demi-heure, quand plus un souffle ne sortit de sa bouche déformée, il marmonna :

– T'étais la plus jolie.

Manu nettoya tout ce qu'il avait touché. Il hissa Cathy sur ses épaules, saisit sa main droite et tamponna les poignées de portes, les robinets de la salle de bains et le bouton de la chasse d'eau. Il batailla avec le bout de ses doigts pour que les flics trouvent les empreintes partout où ils devaient les trouver. Il l'installa sur le lit et déposa un baiser sur ses lèvres. Il se dirigea vers la porte, l'ouvrit et la claqua derrière lui. Il dévala les escaliers. *Plus que deux.*